

L'Espagne continue de dominer toutes les préoccupations... A son propos, toutes les questions se posent les unes après les autres : questions juridiques et humanitaires, lutte des grandes puissances et mouvements de l'opinion mondiale, sécurité française et paix européenne.

La question, en bref, de la vie ou de la mort du monde : la tache de sang faisant tache d'huile, et, pour quel dernier amateur, les hommes, les pauvres hommes, réduits à un petit tas de cendres, tout comme Probst.

Mon Dieu, donnez-nous de revenir à la littérature.

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Opéra : Centième représentation de *Tristan et Isolde* sous la direction de M. Wilhelm Furtwaengler. — Opéra-Comique : première représentation de *Zadig*, comédie musicale de M. A.-Ferdinand Hérold, d'après Voltaire, musique de M. Jean Dupérler. — L'entr'aide autrichienne.

Que dire de ces deux représentations extraordinaires de **Tristan et Isolde** que l'Opéra a données sous la direction de M. Wilhelm Furtwaengler? Extraordinaires, elles le furent non seulement à cause de la présence au pupitre du chef éminent qui eût suffi à en rehausser l'éclat, mais encore parce que quelques artistes allemands l'avaient accompagné, et puis aussi parce que rarement hommage plus fervent rendu par un théâtre à la mémoire glorieuse d'un maître n'a suscité dans le public enthousiasme plus vibrant et, faut-il ajouter, plus justifié. La tâche de M. Wilhelm Furtwaengler n'était pas simple autant qu'elle le fut lorsqu'il vint l'an dernier diriger des représentations wagnériennes aux Champs-Élysées, à l'occasion du Festival Allemand de l'Exposition. Le chef, alors, commandait ses propres troupes, dont tous les éléments l'avaient suivi. Cette année, pour marquer d'une solennité particulière la centième représentation de *Tristan* à l'Académie Nationale de Musique, on avait fait appel au concours d'interprètes français en même temps que de quelques interprètes allemands. En effet le rôle d'Isolde était chanté — en allemand, le fait vaut d'être souligné — par Mme Germaine Lubin. Elle s'y est montrée comme toujours, et peut-être encore plus que jamais, la grande tragédienne lyrique que son style, sa voix, ses attitudes, rangent auprès des plus grandes.

Sans être de la même classe que sa partenaire, M. Sattler fut plein de vaillance dans le rôle écrasant de Tristan. Le duo du deuxième acte atteignit par instants cette plénitude sublime qui donne à cette musique passionnée son sens exact. Car *Tristan* est ainsi, il faut que les interprètes parviennent à se faire oublier, à se fondre dans la musique, comme leurs personnages s'anéantissent dans l'amour et se laissent entraîner par le courant furieux de leur torrentiel désir. C'est le miracle trop rarement atteint, et c'est celui dont M. Wilhelm Furtwaengler, Mme Germaine Lubin et M. Sattler nous ont faits les témoins. Mme Marguerite Klose fut une Brangaene qui put supporter sans pâlir l'éclatant voisinage d'Isolde, et M. Jansen, en Kurwenal, fut en tous points remarquable. M. Alsen fut un excellent roi Marke. Mais il serait infiniment injuste de ne pas féliciter les artistes de l'orchestre qui ont tenu à honneur de se surpasser. Oui, en vérité, cette centième eut tout le lustre que l'on pouvait souhaiter.

§

Zadig ou la destinée, histoire orientale. C'est ainsi que Voltaire intitula le roman célèbre. Nous sommes dans cet Orient qui est celui du *Crocheteur borgne*, des *Lettres d'Ambed* et du *Taureau blanc*, un Orient tout de fantaisie, où l'anachronisme prend une saveur d'humour et où la couleur locale est de la nuance des songes. Merveilleux décor pour des apologues dont la morale se déduit sans effort, et, toute chargée de philosophie, passe comme muscade cependant sous la drôlerie du propos et la magie d'un style incomparable. Il n'y a point de prose plus souple, plus fluide, plus nonchalante en apparence, plus savante en vérité; il n'y a pas de langue plus aisée et qui semble plus naturelle, car chaque mot y prend son exacte valeur, et la satire trouve dans cette justesse une force piquante que ne lui donneraient pas les grands mots... Il faut des mains bien délicates et respectueuses pour toucher à ces chefs-d'œuvre que sont les *Contes* de Voltaire. Il faut beaucoup de hardiesse, car on ne saurait transporter à la scène tous ces petits traits menus, ces courts épisodes, ces riens qui comptent pourtant beaucoup, et dont l'esprit du lecteur ne découvre le plein sens qu'à l'arrière-goût laissé,

comme ces fruits savoureux qui semblent peu pressés de livrer leur arôme. Les mains de M. A.-Ferdinand Herold sont respectueuses : chacun sait que le traducteur des *Perses* et l'auteur de *Prométhée* est un grand lettré. La comédie musicale qu'il a tirée de *Zadig* est d'une ingéniosité étonnante. Il est bien évident que le conte de Voltaire ne pouvait être transporté tel qu'il est au théâtre : c'est un foisonnement d'idées, de répliques, et le plan du conte est tout à rebours de la rigueur exigée par la construction d'un scénario de comédie. Je n'en veux pour preuve que le premier chapitre, *le Borgne*, où Voltaire montre comment Zadig, défendant Sé mire, sa fiancée que des ravisseurs vont enlever, est blessé à l'œil et si gravement que le grand médecin Hermès déclare l'œil perdu. L'œil guérit cependant, et quoi qu'il n'eût pas dû guérir puisque la science l'avait condamné; mais si Zadig garde son œil, il perd sa fiancée qui, ayant ajouté foi aux médecins et dédaignant les borgnes, épouse en hâte un homme pourvu de ses deux yeux. Car les femmes ont un penchant à trouver que les jeunes gens les mieux faits sont toujours ceux qui ont le plus d'esprit et de vertu. Mais ces sacrifices exigés par le théâtre ne sont qu'apparents. Nous retrouverons tous ces traits : l'art du librettiste a été de reconstituer la mosaïque en lui conservant son exacte couleur, en gardant ses personnages, en les groupant comme ils l'étaient, mais en rassemblant ce qui était dispersé. Ainsi voyons-nous la querelle fameuse des théologiens, divisés pour savoir de quel pied il fallait entrer dans le temple de Mithra, précéder dans la comédie l'épisode de la disgrâce de Zadig, qu'elle suit dans le roman. Peu nous importe en vérité puisque le caractère de Zadig n'en est pas changé et puisque l'allusion aux querelles religieuses de l'Occident reste aussi claire, aussi transparente... Résumons en quelques mots cet ingénieux scénario. Zadig, au cours d'une promenade, empêche Orcan de faire violence à la coquette Missouf. Il désarme Orcan, mais refuse de frapper celui-ci à terre. Son attitude chevaleresque lui gagne l'amitié d'Orcan et l'amour de Missouf qu'il écarte avec politesse. Car il aime en secret la reine Astarté, femme du roi de Babylone Moabdar. Celui-ci paraît, se rendant au service funèbre du premier ministre, et c'est au moment où le cortège

va pénétrer dans le temple que deux mages querelleurs font naître la dispute sur le sujet de savoir s'il est convenable d'entrer du pied droit ou du pied gauche, dispute que règle Zadig en conseillant d'entrer à pieds joints. Tant de sagesse lui vaut la place du ministre défunt. Hélas ! tout ce bonheur n'est que la préparation de plus grands malheurs : un perroquet les prédit à Zadig. Le roi soupe chez son ministre et le secret amour de Zadig se découvre : il écrit un quatrain, puis, peu satisfait de son poème, il brise la tablette et la jette. Les mages en trouvent la moitié, et ce fragment porte des mots qui font croire à un complot. Ils instruisent Moabdar. Furieux, le roi jure de perdre Zadig. Missouf exploite cette colère qu'Astarté tente en vain d'apaiser. Et Zadig fuit la ville. Le troisième acte rapproche les deux chapitres du roman, le pêcheur et l'ermite qui n'est autre que l'ange Jesrad. L'ange rend confiance à Zadig exilé et qui bientôt retrouve Orcan. Celui-ci, indigné de l'injustice de Moabdar, décide de partir pour Babylone, de soulever le peuple et de détrôner le tyran. Ce qui est fait. Zadig, devenu le compagnon du pêcheur, vend des fruits au marché d'un village. Astarté arrive avec un ami qui l'a aidée à fuir. Surviennent aussi Moabdar, détrôné, et qui fuit lui-même l'émeute en compagnie des mages et de Missouf. Et Zadig reconnaît Astarté, tandis que celle-ci, se croyant seule, trace sur le sable le nom de celui qu'elle n'a pas cessé d'aimer. Zadig prend la place de Moabdar pour la plus grande joie du peuple et de la reine.

La conclusion de M. A.-Ferdinand Herold est celle de Voltaire : « L'empire jouit de la paix, de la gloire et de l'abondance; ce fut le plus beau siècle de la terre; elle était gouvernée par la justice et par l'amour. On bénissait Zadig et Zadig bénissait le ciel. » M. Dupérier peut bénir M. A.-Ferdinand Herold de lui avoir donné un livret d'une forme aussi littéraire et qui garde l'ironie voltairienne et la grâce ailée du récit. Le musicien se trouvait, pour ainsi dire, entraîné par l'humour du texte; et c'est ainsi que la querelle des mages est commentée fort drôlement par des allusions au choral de Luther, rehaussées des larges sonorités de l'orgue. Il y avait là, en marge de Voltaire, tout un système parodique dont M. Dupérier aurait peut-être pu tirer plus large parti.

Sa musique est, en tous cas, variée, amusante, avec d'heureuses trouvailles telles qu'on en pouvait attendre du compositeur des *Images d'Epinal* et de *Tombeau*. Citoyen suisse, ancien élève et ancien professeur du Conservatoire de Genève, M. Jean Dupérier est en même temps qu'un compositeur de valeur un critique musical dont les articles dans les quotidiens helvétiques — notamment à la *National Zeitung* de Bâle — font autorité. Il est l'auteur d'une version lyrique du *Malade imaginaire*, connue seulement — et c'est bien dommage — de quelques privilégiés qui la regardent comme une manière de chef-d'œuvre. Les succès remportés par lui dans les concerts parisiens, à l'audition de ses ouvrages symphoniques, ont été mérités par leurs qualités. Il se présentait donc à l'Opéra-Comique dans les conditions les meilleures. Ce théâtre a paré l'œuvre nouvelle de décors charmants, dus à M. Gus Bofa ; heureuses plantations, couleurs fraîches, costumes pittoresques, tout concourt au plaisir des yeux, Mme Bernadette Delprat est une Astarté aussi belle à regarder qu'agréable à entendre. Mlle Jennie Tourel est une charmante Missouf. MM. Charles Friant en Zadig, Etcheverry en roi Moabdar, Morot en Orcan, Hérent et Balbon dans les deux mages, Rousseau dans l'ermite et Tubiana dans le pêcheur donnent à l'interprétation un brillant éclat, L'orchestre et les chœurs, conduits par M. G. Cloez, ont droit aux plus vifs éloges.

§

Les Autrichiens résidant à Paris ont fondé une société dont la première manifestation a été un récital de piano donné à la Salle Gaveau par Mme Lili Kraus, virtuose de haut renom et admirable interprète de Mozart et de Schubert. Programme fort bien choisi : *Andante et variations en fa mineur* de Haydn, *Sonate en ut mineur* de Mozart, *Adagio en mi majeur* et *Sonate en la mineur*, de Schubert, *Sonate en mi majeur*, opus 109 de Beethoven, il y avait là de quoi satisfaire les fervents des maîtres dont la vie et les œuvres évoquent tant de souvenirs attachés à l'Autriche. Il n'est pas de plus touchante manifestation que ces concerts, annoncés après un si heureux début, et qui maintiendront certainement les liens

étroits unissant les Autrichiens exilés et leurs amis de l'Europe occidentale. Le succès de Mme Lili Krauss est un gage de réussite dans la tâche entreprise par l'Entr'aide autrichienne.

§

J'avais le dessein de parler de la *Symphonie d'Hymnes* de M. Charles Koechlin et du *Festival Gabriel Fauré*, ce sera l'objet de mes prochaines chroniques.

RENÉ DUMESNIL.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Les lettres françaises en Hongrie. — Dans quelque milieu qu'on évolue en Hongrie, il est aisé de constater — ô surprise! — que trois sur quatre des Hongrois cultivés parlent le français, et très souvent d'une manière impeccable, dans tous les cas sans accent. Ceci est dû à ce que notre langue tient, chez les Magyars, une des premières places — avec l'allemand, — et il faut reconnaître que l'Institut Français de Budapest n'y est pas étranger.

La Hongrie, en ce moment, du point de vue culturel, change entièrement. Alors que, jusqu'à ces dernières années, l'Allemagne avait une influence des plus fortes, la France paraît, depuis quelque temps, prendre une revanche éclatante.

Il n'est pas douteux que, de tout temps, les Hongrois ont préféré la culture française à l'allemande, mais, ne connaissant que fort peu — ou pas du tout — notre langue, ils n'avaient, jusqu'ici, pas été dans la possibilité de goûter nos écrivains.

Si l'activité des Hongrois est très diverse, elle n'en est pas moins essentiellement intellectuelle, et même principalement poétique. Les quotidiens et périodiques qui, en proportion, sont beaucoup plus nombreux qu'en France, publient régulièrement, — plusieurs fois par semaine dans les journaux quotidiens, — des chroniques littéraires, des articles de fond et des poèmes. Car les poètes font concurrence aux hommes politiques, quant à la célébrité. Cela vient de ce que le Hongrois considère non plus le poète lui-même, mais surtout ce qu'il représente, c'est-à-dire la Poésie. Le Hongrois étant un